

**Autrefois, chirurgiens et anatomistes récupéraient dans les hospices les cadavres nécessaires pour leurs séances de dissection. De même, c'est dans la décharge d'un hôpital des environs de Paris que Frédéric Pollet a trouvé son écorché, sorte de cobaye sur lequel il tente des opérations, des greffes assez bizarres.**

*La nature morte aux fleurs,  
propos sur l'écorché de Frédéric Pollet*

Il arborait en son temps de multiples nuances, allant d'une carnation claire presque ivoire, presque jaune, au carmin intense, en passant par des oranges, des vermillons, des rouges vifs, des rubis, des garances. Une riche palette.

Et puis des artères céruléennes, comme des fils de soie lacés autour de son corps, habit d'apparat.

Une certaine noblesse dans la peau.

Lorsqu'on le voit aujourd'hui en pied, on s'aperçoit que les couleurs sont atténuées, qu'elles sont un peu délavées ; néanmoins, si l'on s'attarde sur les muscles des cuisses, ou dans l'intérieur du ventre — ventre creux ouvert à notre regard — on distingue bien qu'un réel souci avait été porté à transposer au mieux les véritables teintes de la chair humaine, qui varient nécessairement selon les différentes structures de celle-ci. Depuis, le corps s'est sali, usé, il a pris des coups, et la peinture s'est par endroits écaillée ; cet écorché à l'âge des veines du bois dont il est fait, il n'est que le témoin décevant d'une époque révolue.

De la Renaissance à la fin du XIXe siècle, les écorchés en volume, de bois, de cire ou encore de chairs séchées et d'os, ont été des objets à fonction ambiguë. Ils étaient évidemment des supports d'enseignement irremplaçables, mais aussi d'incontestables objets d'art à l'aura singulière, admirablement peints, parés de vêtements, de bijoux, et bien sûr mis en scène, dans de poses suggérant assez souvent la statuaire antique. En effet, avant de devenir de poussiéreuses vieilleries, simples curiosités de foire ou décors décalés de salle de Sciences Naturelles — qui n'a jamais eu dans son lycée un *Hector* ou un *Octave*, un squelette de fond de classe, ou même un crâne, bien naturel celui-là, objet de plaisanteries douteuses et sujet de divers tours grand-guignolesques ? — avant de devenir obsolètes ou de mauvais goût les écorchés tenaient un rôle de premier ordre. Les anciens manuels de médecine, fastueusement illustrés, nous l'attestent. Ils étaient les démonstrations, les preuves "vivantes" de la merveilleuse harmonie du corps humain, de sa composition subtile, ainsi que l'occasion de débats et de controverses cruciales. On s'est longtemps étripé avec une grande ferveur au-dessus de ces représentations, dans la mesure où seule l'anatomie pouvait renseigner sur le fonctionnement de la machine corps. Ces objets célébraient et soutenaient le savoir mais aussi l'art, qui dans sa conception classique se devait avant tout d'imiter la nature, c'est-à-dire de reproduire avec fidélité l'emplacement et la proportion de chaque muscle, de manière à réaliser une figure en mouvement, ou bien un visage expressif. Modèles pour les artistes, témoignages pour les médecins, la réalisation et l'ornementation de ces archétypes humains étaient souvent confiées à des artisans, subtils sculpteurs ; il suffit de voir l'allure, la hiératique présence de tels personnage en volume. On ne s'est pas contenté d'un relevé topographique des éléments. On a dépassé le mannequin d'instruction pour aller vers la sculpture, vers la figuration d'authentiques caractères.

Il paraît que l'on trouve encore parfois de ces objets hybrides dans les poubelles d'Hôpitaux Universitaires, les arrière-cours ou les remises des Facultés de Médecine. Ils gisent, abandonnés, inutiles. C'est à l'un de ces déshérités que Frédéric Pollet redonne en quelque sorte vie.

L'artiste s'est saisi de cette chose désuète et a repris à son compte une attitude ancienne, qui mêle questionnement sur la vie et mise en exergue de la beauté d'une belle énigme. Il a "orné" l'hémisphère cérébral manquant, le crâne tranché en longueur, d'une sorte de fleur de chair, fleur charnelle, ou bien d'un animal marin, que l'on verrait presque vibrer, onduler doucement comme une méduse dans le ressac, comme les feuilles d'un drosera, fleur carnivore, dans le vent. Frédéric Pollet a ainsi rendu à l'écorché de bois sec l'équivalent d'un cerveau, en plus beau bien sûr, le véritable cerveau humain n'étant jamais qu'une disgracieuse masse de matière grise, grossière et épaisse. Avec ses tentacules flottant légèrement, la chose paraît ferme et molle à la fois, réussissant par là le très troublant "effet de réel" rappelant la chair humaine, phénomène typique de l'art de la céroplastie. Ses tentaculaires pétales lui confèrent une inquiétante grâce, ils évoqueraient assez bien la légèreté de hautes pensées qui s'élèvent et s'envolent à partir d'un corps de plomb. L'artiste rehausse ainsi notre personnage déchu, le ramenant à un rang plus digne, moins terrestre, à son lieu d'origine en quelque sorte, celui des "choses de l'esprit". À le contempler avec cet appendice, on se demande s'il rêve, ou s'il philosophe. Toujours est-il que sa pose est bien plus déliée et tranquille que celle d'un autre grand "Penseur", celui de Rodin. Le nôtre semble à son aise avec la spéculation.

Cependant, le regard de qui le contemple est dérangé par la couleur de la fleur, couleur incertaine, couleur inconfortable, il s'agit en effet d'un bleu éteint, hésitant, passé, d'un ciel des idées un peu embrumé, un peu gris. Celui-ci dépare avec des beautés plus naturelles, celles de l'entrelacs des entrailles. L'élégante ombrelle — puisque c'est ainsi que l'on appelle la masse gélatineuse mais rigide qui forme l'essentiel du corps des méduses — fait un contraste parfait avec la partie inférieure de l'écorché, avec son ventre ouvert, plein et en désordre, qui semble un peu un ventre dépotoir, une sorte de vide-ordures. Les éléments qu'on y a déposés forment une boursoufflure de tissus intermédiaires, très pâles, d'où le sang se serait retiré, dans l'instant avant que ne commence la décomposition. Là encore parmi les débris, les filaments et les grappes, une sorte de fleur, une rose "vieux rose". Elle vient nous dire la fragilité, la précarité du corps humain, sur le thème du célèbre vers de Ronsard : « Mignonne allons voir si la rose... », ce motif s'accompagnant d'une sensation étrange d'épanouissement, comme si nous étions en présence d'une rose qui ferait un léger bruissement en s'ouvrant. Il y a un souffle dans la cavité, une respiration. Les deux fleurs se répondent ainsi, dans l'idée d'un vivant colonisant la matière, et se contredisent aussi, dans la mesure où l'une souligne l'immortalité de la pensée, l'autre le pourrissement, la flétrissure du corps.

Il y a bien sûr un peu de dérision dans le geste d'ajouter une telle "fleur de pensée" à l'écorché, celle-ci vient pour une part du fait que la matière utilisée a bien moins de noblesse que le bois ou la cire, classiquement utilisés : il s'agit du très pauvre silicone, en tout cas d'un insignifiante résine plastique. Dans la confrontation de ce vieil écorché de bois avec une matière contemporaine, une substance pour tout dire douteuse, à la couleur assez artificielle, on voit se heurter ici le périssable végétal et un produit de culture qui jamais ne rejoindra la nature, sous l'aspect d'une résine plastique quasiment éternelle. En même temps qu'on rend à l'écorché son aspect énigmatique, on lui fait alors un affront. Pour rétablir une justice, on peut dire que si le bois dont est fait le corps de notre personnage disparaît, quand le plastique, lui, traversera le temps sans redevenir poussière, au moins l'œuvre en laquelle consiste "l'esprit"

de l'écorché demeurera... Déchéance de la chair. Éternité de la pensée.

Néanmoins, au-delà du clin d'œil amusant, du pied de nez, Frédéric Pollet renoue avec une vieille fascination pour le vivant, et modernise les questions des savants à propos de celui-ci ; elles relevèrent pendant des siècles de la compréhension du fonctionnement d'un corps que l'on concevait comme une machine, sophistiquée, certes, mais structurellement pas très différente des automates que l'on pouvait construire. L'artiste illustre plutôt ici le thème cartésien des "esprits animaux", « parties du sang très subtiles » qui, dans *Les passions de l'âme*, assurent l'union de l'âme et du corps et permettent l'action réciproque des deux substances. On peut penser alors qu'il s'empare avec finesse de ce sujet aujourd'hui extrêmement discuté qu'est le phénomène de la conscience. Nous avons affaire à une mise en scène fort piquante de l'irréductible singularité humaine : la survenance de la pensée dans des structures corporelles somme toute assez banales.

Élise PALLUET

Clermont-Ferrand, hiver 2005-2006

Texte paru dans *Turbulences vidéo*, n° 52, juillet 2006